

Liberté

Gilles Marcotte ou le poids de la liberté

André Belleau

Volume 4, numéro 22, avril 1962

URI : id.erudit.org/iderudit/30142ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1962). Gilles Marcotte ou le poids de la liberté. *Liberté*, 4 (22), 283–285.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1962

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Gilles Marcotte ou le poids de la liberté

Rendre compte en toute justice du "**Poids de Dieu**" (1) de Gilles Marcotte n'est pas une entreprise aisée. Je le dis tout net: c'est à cause de Dieu lui-même. Voilà un roman qui **dérange**, suscite le malaise, provoque chez le lecteur des réactions contradictoires. Je l'ai lu deux fois. Il me semble que je n'arriverai pas à dégager une impression globale, unitaire, qui me satisfasse. Et je sens d'autre part que si je me mettais à distinguer soigneusement les ordres, les plans, je laisserais échapper une réalité aussi réelle que vous et moi, mais confuse, indémêlable, sur laquelle j'achoppe, tendu, agacé. Il en est de ce livre comme de certains hommes: il est à prendre ou à laisser.

Or, je le prends. Et ce faisant, je pressens d'où le malaise peut venir. Notre mentalité, que nous soyons chrétien ou non, répugne d'une certaine manière à ce que l'Absolu serve de matière à un roman et, tout comme les personnages, mais à travers eux, courent les risques salissants de la condition humaine. Que nous avons bien retenu la leçon cathare! Et notre malaise indéfinissable s'accroît lorsque, comme dans le roman de Gilles Marcotte, la condition porteuse de l'Absolu précisément est sous-humaine et réussit à peine à arracher un minimum de dignité présentable à la veulerie, la médiocrité, la pourriture: "**Ma vie empoisonnée, pourrie**"... dit Claude Savoie, prêtre...

On m'objectera quantité d'oeuvres dont l'effet, au contraire, est exaltant. Je réponds que ces oeuvres-là, malgré le respect que j'ai pour elles, tiennent toutes plus ou moins de la **science-fiction**. Je veux dire que, pour authentiques et supérieures qu'elles soient, elles finissent toujours par abolir, entre l'homme et l'Absolu, le mur essentiel des déterminismes aveuglants et des combats sans issue. Voilà pourquoi nous les acceptons sans difficulté, préférant un merveilleux qui ne nous sera pas donné au long et décevant et parfois risible cheminement qui, lui, nous est demandé. Voyez un peu. Le curé de campagne de Bernanos est un saint. Il fait des miracles. L'abbé Donissan, qui aime Mouchette, rencontre Satan aux détours des chemins. L'invincible et enthousiaste fortitude du Léon Morin de Béatrice Beck semble le destiner à quelque olympique céleste. Le prêtre ivrogne et fornicateur de Graham Greene entre, par le martyre, dans

(1) Flammarion, Paris, 1962, 218 pages.

la Puissance et la Gloire. Tous, ils échappent, à partir d'un certain moment, à l'ambiguïté et à la relativité fondamentales caractéristiques de l'univers romanesque. Dans le roman de Gilles Marcotte, il n'y a ni saints, ni héros, ni démons, ni miracles manifestes. Il n'y a qu'un pauvre type qui essaie, maladroitement, de devenir un homme. Et on n'est même pas sûr qu'il y réussisse. Or il arrive que ce pauvre type est prêtre par surcroît, c'est-à-dire homme de Dieu...

On voit combien l'entreprise de Gilles Marcotte est scandaleuse et originale. Claude Savoie ne cesse pas de se comporter comme un personnage de roman. Il ne lui est pas permis de se décharger de sa liberté sur des certitudes miraculeuses. Aussi, le verrait-on défroquer à la fin qu'on n'en serait pas autrement surpris. Elle ne cessera pas, tel un joug, de lui meurtrir les épaules. Est-ce cela, le poids de Dieu?

Je déteste faire certaines comparaisons. On ne s'en n'est pas privé au sujet du "**Poids de Dieu**", et, à mon avis, sans prendre beaucoup la peine d'y regarder de près. Voilà pourquoi j'ai cru bon en reprendre quelques-unes à mon compte plus haut. Mais s'il fallait absolument éclairer le roman de Gilles Marcotte par cette méthode, ce n'est guère Bernanos qui me viendrait à l'esprit, mais plutôt certains aspects de Camus. D'ailleurs, à vrai dire, je ne cherche pas ici à comparer mais plutôt à juxtaposer les significations de desseins et de démarches exprimés de façon très différente.

* * *

Reste à voir si le dessein de Gilles Marcotte s'incarne en un roman valable. Ici on est forcé de faire d'assez importantes réserves. Non qu'il faille mettre en doute l'authenticité et la sincérité de ce qui constitue, pour moi, un courageux témoignage. Pour le lecteur attentif, elles sont comme garanties par la tension que l'on finit par sentir, sans en être gêné, derrière le masque translucide du style. Certaines retombées soudaines dans le ton, quelques maladroresses que soulignent au lieu d'atténuer la pureté et l'aisance constantes de l'écriture et, surtout, la trop grande brièveté des développements, des états transitoires et évolutifs entre les moments de crise — ce roman est une suite de "sommets" — me laissent penser que tout cela fut arraché en un combat incertain, presque mot à mot, dans l'impatience de livrer un essentiel oppressant. Qui aurait pu décrire sans déchirement le drame de Claude Savoie, homme de Dieu qui veut "**croire à la vie avant de croire en Dieu**", et qui avait résolu, coupable sans péchés, de "**n'être plus un homme, mais seulement le prêtre qui sert**"?

Or, précisément, ce drame nous apparaît beaucoup plus comme un état, une situation, que comme une démarche et une aventure.

Voilà pourquoi la guérison de la fin, trop rapide à mon gré, semble moins convaincante que le mal lui-même. Cette réserve faite, ce qui, dans *"le Poids de Dieu"*, met en cause Claude Savoie témoigne d'une maîtrise certaine. Au plan romanesque, je ne connais pas dans notre littérature d'analyse plus exacte et forte et, finalement, bouleversante, d'une des aliénations les plus caractéristiques du milieu canadien-français. Et voici pour les aliénateurs: *"Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, les hommes, pour que vous les torturiez ainsi? Je plaide pour leur vie à ras de terre, pour leurs peines, leurs bonheurs, leurs espérances de quatre sous, je plaide pour leur médiocrité. La belle affaire, de leur promettre le ciel pour qu'ils consentent à ne pas vivre! Et encore, vous leur promettez moins de joies que vous ne leur garantissez de malheurs, s'ils ne marchent pas droit. Le troupeau que vous païssez est fait de prisonniers promis au pire. C'est ça, vous pensez, le troupeau dont parle l'Évangile?"*

Si Claude Savoie s'impose à nous assez aisément, les autres personnages, eux, restent dans les limbes et n'en sortent que pour faire de fugaces et assez irréelles apparitions. Serge et Marie s'aiment on ne sait trop où, quand et comment. Jeune ouvrière épuisée, elle meurt tuberculeuse. Jeune bourgeois au coeur noble, il partira sans doute pour les missions. Nous avons ici tous les éléments d'une chanson 1900. J'aurais souhaité qu'elle devienne sa maîtresse, ce qui ne les aurait empêcher ni de faire bénir leurs fiançailles ni de s'épouser. Mais sûrement, cela doit être impossible au Québec.

* * *

Il reste que le *"Poids de Dieu"* représente une tentative originale, courageuse et forte qui, pour l'essentiel, m'apparaît irrécusable. Qu'elle soit moins réussie au plan romanesque n'entame pas ma conviction: il fallait que ce premier livre soit écrit et publié.

André BELLEAU